Document généré le 10/10/2026 21:19

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

L'universalisation de la catastrophe haïtienne dans Tout bouge autour de moi de Dany Laferrière

Alessia Vignoli

Numéro 116, été 2020

Dossier spécial Léon-Gontran Damas

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1071058ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1071058ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)
2562-8704 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vignoli, A. (2020). L'universalisation de la catastrophe haïtienne dans Tout bouge autour de moi de Dany Laferrière. *Dalhousie French Studies*, (116), 161–169. https://doi.org/10.7202/1071058ar

Résumé de l'article

Ouvrage hybride et difficile à classer dans une catégorie préétablie, Tout bouge autour de moi de l'haïtien-québécois Dany Laferrière est une réflexion composite, déclenchée par le tremblement de terre qui a ravagé Haïti, en particulier sa capitale Port-au-Prince, en janvier 2010. Cet article se propose de mettre en corrélation l'événement (progression des séquences d'action, urgence de témoigner, précipitation des faits) et la méditation de type essayistique qui permet à l'écrivain haïtien-québécois de transcender et universaliser le drame haïtien. Nous nous appuierons sur l'analyse de quelques extraits tirés de Tout bouge autour de moi pour montrer que l'universalisation de la catastrophe opérée par Laferrière est possible grâce à de multiples références de deux types : culturelles (les peintres et les écrivains haïtiens et étrangers, parmi lesquels Paul Morand, Stefan Zweig, Amos Oz) et extraterritoriales (les liens entre Haïti et d'autres espaces, comme le Brésil et le Québec).

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'universalisation de la catastrophe haïtienne dans *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière[1]

Alessia Vignoli

Un séisme de magnitude entre 7,0 et 7,2 sur l'échelle de Richter a frappé le sud d'Haïti le 12 janvier 2010, à 16h53 heure locale. Il s'agit du pire désastre naturel dans l'histoire de l'hémisphère occidental ; selon les estimations officielles, on a compté environ 250 000 victimes, 250 000 blessés, 1.2 million de sans-abri et un million d'enfants restés orphelins ou sans un parent[2]. Après le tremblement de terre, l'écriture de la catastrophe naturelle est un sujet souvent traité dans le vaste et hétérogène corpus littéraire qui a paru suite à cet événement aux contours apocalyptiques[3]. En réponse à la non-intervention du Gouvernement et au silence du président René Préval, qui n'a assumé aucune responsabilité dans la gestion de l'après-séisme, la médiation de la littérature semble être le seul moyen d'institutionnaliser le discours sur la catastrophe et de déclencher le mécanisme de commémoration du désastre. En comparant la catastrophe naturelle à la dictature des Duvalier père et fils (1957-1986), le sociologue haïtien Laënnec Hurbon constate que le pays souffre d'une amnésie qui risque de se perpétrer, à cause du manque de transmission mémorielle des crimes de la dictature comme d'une mémoire des séismes (10). La période dictatoriale aurait en effet engendré dans la population un trauma collectif qui n'est pas différent du trauma provoqué par le tremblement de terre. De plus, une superposition sinistre des deux catastrophes a eu lieu quand on a inauguré, deux ans après le séisme, un mémorial à *Titanyen*, lieu où la milice des Duvalier exécutait les opposants pendant la dictature et jetait leurs corps dans des fosses communes (Hurbon 10).

Plusieurs auteurs haïtiens, soit qu'ils vivent en Haïti ou ailleurs[4], ont montré la puissance de l'écriture face au silence institutionnel et ont ainsi réagi aux stéréotypes diffusés par les médias, promoteurs de l'idée selon laquelle Haïti serait un pays voué au malheur[5]. Dans le contexte haïtien post-séisme, la littérature non seulement est le véhicule d'un témoignage perçu comme nécessaire de la part de plusieurs auteurs-survivants, mais elle rend aussi hommage à la vitalité et à la solidarité du peuple haïtien, en contraste avec la narration officielle des faits transmise par les médias internationaux après le désastre, et vise à la création de liens de solidarité transnationaux.

1. Le présent article a été réalisé grâce à la subvention du projet *Literackie obrazowanie katastrof naturalnych w prozie haitańskiej i antylskiej* (n° 2017/27/N/HS2/00671) accordée par Narodowe Centrum Nauki, Polska (Centre National de Recherche Scientifique, Pologne).

2. Voir K. Bradley Penuel et Matt Statler pour les données mentionnées.

3. Le corpus post-sismique rassemble des ouvrages hétérogènes : poèmes, pièces de théâtre, essais, chroniques, nouvelles et romans. Des auteurs comme Dany Laferrière, Rodney Saint-Éloi (*Haïti kenbe la !*, 2010), Edwidge Danticat (*Create Dangerously*, 2010) et Yanick Lahens (*Failles*, 2010) ont choisi une forme à mi-chemin entre chronique et essai alors que d'autres, comme Louis-Philippe Dalembert (*Ballade d'un amour inachevé*, 2013), Kettly Mars (*Aux frontières de la soif*, 2013), Gary Victor (*L'Escalier de mes désillusions*, 2014) et Makenzy Orcel (*Les Immortelles*, 2010) ont publié des romans.

4. Pendant la présidence à vie de François Duvalier, entre 1957 et 1971, l'on assiste en Haïti à une émigration massive principalement dirigée vers les États-Unis, le Québec et la France. Parmi les émigrés l'on retrouve de nombreux écrivains (comme Anthony Phelps, Émile Ollivier et Gérard Étienne) qui on donné naissance à une littérature haïtienne en diaspora.

5. Voir le texte rédigé par J. Michael Dash, « Rising from the Ruins : Haiti in Two Hundred Years » (Munro 63-69) et l'ouvrage *Goudou Goudou – Haïti : une année de terreurs, d'erreurs et de rumeurs*, où Robert Chaudenson critique le rôle des médias français dans la diffusion d'informations erronées sur la situation haïtienne et sur le pays en général.

Dans son travail portant sur la littérature post-sismique, *Writing on the Fault Line : Haitian Literature and the Earthquake of 2010*, Martin Munro constate que la plupart des auteurs ayant déjà un profil public et une renommée internationale avant l'événement, se sont tournés vers un type de témoignage fragmentaire et provisoire au lieu de choisir le roman[6]. Parmi ces auteurs figure l'Haïtien-québécois Dany Laferrière, né à Port-au-Prince en 1953 et émigré à Montréal en 1976 – après l'assassinat d'un ami journaliste – pour s'enfuir du climat dangereux qui régnait en Haïti pendant la dictature de Jean-Claude Duvalier (1971-1986). Élu membre de l'Académie française en 2013, Laferrière est l'auteur de romans traduits en plusieurs langues, parmi lesquels *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985), *Pays sans chapeau* (1996) et *L'Énigme du retour* (2009, Prix Médicis). Son premier texte paru après les événements catastrophiques de janvier 2010, *Tout bouge autour de moi*, a été d'abord publié trois mois après le tremblement de terre par la maison d'édition montréalaise Mémoire d'encrier et ensuite en 2011 par Grasset, à Paris. Nous ferons ici référence à l'édition de 2011, en partie remaniée par l'auteur, dans la tentative de faire ressortir le caractère composite de ce témoignage, difficile à classer dans une catégorie préétablie[7].

1. Un témoignage hybride entre méditation et chronique

Quand le tremblement de terre frappe Port-au-Prince, Laferrière et son ami, l'éditeur et auteur Rodney Saint-Éloi[8], sont assis au restaurant de l'hôtel Karibe. Pour l'écrivain qui a survécu à la catastrophe, la nécessité de témoigner s'impose comme une réaction immédiate ; le calepin noir qu'il porte toujours sur lui quand il voyage devient le lieu où sont fixées les premières sensations ressenties, les scènes auxquelles il assiste et des réflexions sur plusieurs sujets. Comme le remarque Valérie Dusaillant-Fernandes dans son analyse de l'ouvrage, les témoins oculaires peuvent « après le choc initial, décider de réfléchir sur leur situation et de passer de victime à acteur » (18), en devenant ainsi des témoins historiques. *Tout bouge autour de moi* se compose de courts textes chacun précédé d'un titre, au total 128 petits tableaux ; une structure à laquelle les lecteurs de Laferrière sont habitués, car l'auteur a conçu de cette façon la plupart de ses ouvrages. Il s'agit en partie d'une chronique des événements immédiatement successifs aux secousses, relatés selon leur succession chronologique, une sorte de reportage où l'auteur prend note de ce qui l'entoure, dans un style presque journalistique par moments. Ce qui empêche de définir ce texte un reportage journalistique, ce sont les séquences consacrées aux méditations de l'auteur, où la narration chronologique des faits s'arrête pour privilégier une attitude plus contemplative. Ces séquences s'apparentent au genre de l'essai-méditation, défini par Marc Angenot « une pensée "en train de se faire", à la recherche d'une conceptualisation, prise dans la langue du vécu, parfois balbutiante, parfois fulgurante » (155).

Les réflexions élaborées par Laferrière sont déclenchées par l'observation et l'expérience directe et abordent des thématiques variées concernant le présent tragique du peuple haïtien, mais aussi son passé et ses possibilités pour le futur. La coexistence de ces deux genres, le reportage et l'essai-méditation, permet de saisir l'intention de l'auteur qui, en tant que personnalité internationale, a été incité au témoignage écrit par plusieurs instances, parmi lesquelles son éditeur et les journalistes, surtout au Québec. Comme il l'a souligné lui-même lors d'un entretien, il était désireux de montrer aux lecteurs du monde entier la fierté du peuple haïtien, de « raconter comment cette ville a vécu cela [le

6. Les auteurs cités par Munro sont Edwidge Danticat, Rodney Saint-Eloi, Yanick Lahens, Gary Victor et Dany Laferrière.
7. Voir l'analyse de Munro (38-42) pour une explication détaillée des différences entre les deux éditions.
8. Né en 1963 à Cavaillon, dans le sud d'Haïti, Rodney Saint-Éloi s'est installé en 2001 à Montréal, où il a fondé en 2003 la maison d'édition Mémoire d'Encrier.

tremblement de terre], sur un ton extrêmement modeste, sans grands emplois, sans ce côté pompeux de tragédie. Juste raconter » (Laferrière & Parisot 297).

Contrairement à la plupart des ouvrages qui composent l'« autobiographie américaine[9] » de Laferrière, où le sujet s'adonne à une errance physique qui correspond à la découverte et à la conquête de l'Amérique du Nord, le « moi » de *Tout bouge autour de moi* semble être immobilisé, presque paralysé par la catastrophe. Comme le titre le suggère, le mouvement est toujours au cœur du récit mais il est pour une fois associé à des éléments extérieurs à l'auteur-narrateur-personnage, en particulier à la terre et aux habitants de Port-au-Prince. L'agitation du sol rythme la première nuit passée à la belle étoile sur le terrain de tennis de l'hôtel Karibe, comme le raconte l'auteur dans la section intitulée « Quarante-trois secousses », exemple saillant du type de narration proche de la chronique :

> De temps en temps, une légère secousse réveille nos angoisses. Ce sont plutôt des tressaillements. Comme si la terre elle-même n'arrivait pas encore à se reposer complètement . . . À chaque nouvelle secousse, si minuscule soit-elle, on voit les têtes de ceux qui sommeillaient se relever comme des lézards aux aguets. On entend quelques cris étouffés. C'est qu'on ignore ce que nous réservent les prochaines secondes. (27-28)

Le jour suivant Laferrière, en compagnie de Saint-Éloi et de l'écrivain Lyonel Trouillot, parcourt en voiture Pétion-Ville et Delmas – banlieues de Port-au-Prince – et c'est une occasion pour lui de prendre note de l'ampleur des dégâts matériels, comme il le fait dans la séquence appelée « Le Caribbean Market », consacrée à la disparition du centre commercial qui était un lieu emblématique de Delmas :

> On entre dans le vaste quartier de Delmas, ce monstre insatiable dont les tentacules menacent d'étouffer à tout moment Pétion-Ville – cette fragile banlieue bourgeoise où on croise de plus en plus de pauvres . . . On dirait une zone bombardée par l'aviation. Un immeuble sur cinq est par terre. Peu de voitures, ce qui rend la circulation étonnamment fluide. On me pointe du doigt le Caribbean Market toujours fourmillant de clients à cette heure. Mon cœur se serre à les imaginer sous cet amoncellement de pierres. (34-35)

La méditation de type essayistique, qui accompagne la narration chronologique des événements, touche plusieurs sujets développés dans les courts chapitres qui composent l'ouvrage. L'une des premières réflexions concerne la nature, en particulier son étonnante solidité, car elle ne s'est pas pliée à la puissance destructrice déchaînée par le tremblement de terre. Dans le décor post-apocalyptique de la ville dévastée, Laferrière remarque que les infrastructures et les bâtiments érigés par l'homme sont pour la plupart endommagés, alors que l'élément naturel non seulement a résisté aux secousses, mais semble vouloir exprimer sa fierté : « Je me promène un moment dans le jardin, tout étonné de constater que les fleurs les plus fragiles se balancent encore au bout de leur tige. Le séisme s'est donc attaqué au dur, au solide, à tout ce qui pouvait lui résister. Le béton est tombé. La fleur a survécu » (21).

À 16 h 53 du 12 janvier 2010, ce « moment fatal qui a coupé le temps haïtien en deux » (22), une fracture a profondément fissuré le pays[10]. Vu l'ampleur du désastre, le séisme entraînera, selon l'auteur, des conséquences remarquables : « C'est un événement dont les répercussions seront aussi importantes que celles de l'indépendance d'Haïti, le 1er janvier 1804 » (93). Au-delà des effets à long terme, ce sont les conséquences immédiates de la catastrophe et ses répercussions sur les rescapés qui l'intéressent en particulier. En se

9. Laferrière lui-même a choisi d'appeler « autobiographie américaine » son cycle romanesque, où « les lieux évoqués comportent comme dénominateur commun l'américanité » (Vasile 55).
10. Laferrière remarque aussi qu'« on dit le 12 janvier ici comme ailleurs on dit le 11 septembre » (154).

posant des questions sur un futur incertain, il s'interroge aussi sur son propre destin, en tant que survivant. Un exemple de ce type de réflexion est le passage nommé « Ça » :

> On n'a pas idée de ce qui nous attend dans les prochaines années. Les gens, comme les maisons, se situent dans ces trois catégories : ceux qui sont morts, ceux qui sont gravement blessés, et ceux qui sont profondément fissurés à l'intérieur et qui ne le savent pas encore. Ces derniers sont les plus inquiétants. Le corps va continuer un moment avant de tomber en morceaux un beau jour . . . on ne peut pas avoir vécu ça et continuer son chemin comme si de rien n'était. Ça vous rattrapera un jour. (39)

Parmi les caractéristiques de l'essai-méditation, Angenot mentionne la présence du « moi » auctorial à la première personne[11], souvent repérable dans les séquences méditatives de *Tout bouge autour de moi*, comme dans le chapitre « La vie collective », où l'auteur réfléchit sur la perte d'intimité, l'une des conséquences directes du séisme :

> Je me demande ce qui se passe sous ces tentes que l'on voit un peu partout. Comment parvient-on à y préserver son intimité ? . . . On vit un double malheur : un malheur individuel (on a perdu des amis ou des parents) et un malheur collectif (on a perdu une ville). Comment arrive-t-on à pleurer ses morts quand il devient si difficile de se trouver un moment de solitude ? (178)

Le tremblement de terre concerne d'abord et surtout les Haïtiens, qui ont vécu la catastrophe sur leur propre peau, pourtant Laferrière semble vouloir s'éloigner d'une dimension uniquement haïtienne pour toucher un public plus ample et rendre le drame universel. L'abandon d'une perspective exclusivement centrée sur Haïti passe par l'un des sujets principaux de l'ouvrage, longuement développé par son auteur : le rôle de la culture.

2. Le rôle de la culture et de l'expression artistique

Tout bouge autour de moi est parsemé de références culturelles, ce qui n'est pas anodin si l'on considère le rôle central qui est accordé à la culture par Laferrière dans ce texte. La création artistique semble constituer un remède pour guérir des blessures provoquées par le désastre et aussi une réponse naturelle donnée par les Haïtiens à tous ceux qui, au lendemain du séisme, n'ont pas hésité à définir Haïti un « pays maudit » (Laferrière 79). Le concept de culture, dans son acception d' « ensemble des formes acquises de comportement, dans les sociétés humaines » (selon la définition du *Petit Robert*), est d'abord associé aux habitants de Port-au-Prince et à leur attitude pleine de volonté et de vitalité, comparable à celle des peintres haïtiens primitifs qui « choisissent de montrer une nature foisonnante quand autour d'eux ce n'est que désolation » (Laferrière 61). Un épisode en particulier illustre l'attitude résiliente des habitants, celui de la marchande de mangues. Même si autour d'elle tout est détruit, cette femme, assise contre un mur, vend ses fruits comme si de rien n'était, preuve vivante du fait que « quand tout tombe autour de nous, il reste la culture » (Laferrière 61). Cette étonnante capacité de se redresser, symbolisée par la marchande qui n'arrête pas son activité même après la catastrophe, touche Laferrière qui réfléchit ainsi : « Ces gens sont tellement habitués à chercher la vie dans des conditions difficiles qu'ils porteront l'espérance jusqu'en enfer » (32).

Quelques heures après le séisme les habitants de Port-au-Prince se sont activés dans l'immédiat pour assurer un avenir à eux-mêmes et à leurs proches. L'auteur, en se posant des questions sur le futur du pays, envisage une élaboration de la catastrophe qui passe par l'expression artistique. Il propose d'abord la peinture : « Si c'est vrai qu'on a tant de peintres, et on en a à ne plus savoir qu'en faire, il faudrait leur réserver une place spéciale

11 « Le *moi* de l'énonciateur sera sans cesse présent non comme garant de la vérité de son écrit mais comme conscience et mesure de sa portée » (Angenot 156).

dans la reconstruction » (Laferrière 128). En ce qui concerne la littérature, il rappelle que, avant le tremblement de terre, l'on avait assisté à un épanouissement de la production littéraire en Haïti et que des écrivains du monde entier étaient à Port-au-Prince le jour du tremblement de terre, car ils auraient dû participer au festival littéraire Étonnants Voyageurs. Laferrière se penche aussi sur le rôle de la littérature après la catastrophe, en imaginant des scénarios possibles dans le futur proche. Il se dit incapable d'écrire un roman sur le tremblement de terre, et il affirme que peut-être seulement Tolstoï pourrait réaliser « Ce grand roman d'écriture classique qui se passe en un lieu (Haïti), en un temps (16 h 53) et qui met en scène plus de 2 millions de personnages » (52). Pourtant, il sait que le tremblement de terre deviendra un motif littéraire, en Haïti et en dehors du pays. En rappelant que « à propos du séisme de Lisbonne, il reste le poème de Voltaire » (148), l'auteur se demande alors quelles seront les caractéristiques de la production littéraire post-sismique :

> Les écrivains sont-ils déjà au travail ? Est-ce la course pour savoir qui écrira le grand roman de la destruction ou l'essai majeur à propos de la reconstruction ? Frankétienne ou une jeune romancière inconnue ? Dalembert ou un écrivain allemand qui n'avait jamais entendu parler d'Haïti avant le séisme ? Ne pas oublier que le grand roman de la dictature haïtienne (*Les Comédiens*, 1966) a été écrit par Graham Greene, un romancier anglais. (147)

L'expression artistique est présentée comme faisant partie intégrante de la culture haïtienne. En effet, l'un des premiers aspects mis en évidence dans *Tout bouge autour de moi* à propos d'Haïti est sa singularité en tant que terre d'artistes :

> Déjà en 1929, Paul Morand notait dans son vif essai *Hiver caraïbe* que tout finissait en Haïti par un recueil de poèmes. Plus tard, Malraux parlera, lors de son dernier voyage à Port-au-Prince en 1975, d'un peuple qui peint. On cherche encore la raison d'une pareille concentration d'artistes sur un espace aussi restreint. Haïti n'occupe que la moitié d'une île, qu'elle partage avec la République dominicaine, dans la mer des Caraïbes. (13)

En mentionnant deux auteurs français qui ont eu une expérience directe de la création artistique en Haïti, Paul Morand et André Malraux, Laferrière établit, dès les premières pages de son texte, un lien solide entre Haïti et les arts, en particulier la peinture et la poésie. Plusieurs peintres sont évoqués à l'intérieur de l'ouvrage : les Haïtiens « Saint-Brice, Hector Hyppolite, Antonio Joseph, Cédor, Lazare, Philippe-Auguste, Wilson Bigaud, Benoît Rigaud, Jasmin Jospeh » (139) et Tiga (118), ainsi que l'Étasunien d'origine haïtienne Jean-Michel Basquiat (118). Le poète haïtien Roussan Camille est aussi cité, avec les derniers vers de son poème « Nuit d'hôpital » ; Laferrière compare l'angoisse nocturne décrite par le poète à celle ressentie par sa femme et par tous ceux qui ont longuement attendu des nouvelles de leurs proches après le séisme.

Des auteurs haïtiens contemporains apparaissent dans le récit, notamment Rodney Saint-Eloi et Lyonel Trouillot, mais aussi Dominique Batraville et Frankétienne, sans oublier le géographe et écrivain Georges Anglade, décédé avec sa femme Mireille sous les décombres de leur maison. Les auteurs haïtiens mentionnés constituent un groupe particulier qui peut se créer dans une situation post-catastrophique, appelé « communauté de destins » par Peter Utz dans *Culture de la catastrophe, les littératures suisses face aux cataclysmes*. Selon Utz, la solidarité est un vecteur de cohésion sociale et de résilience face à la catastrophe, car autour de l'événement se constituent des groupes de sinistrés qui partagent la même expérience traumatisante : « De tels collectifs deviennent les noyaux de la cohésion sociale et nationale qui sort renforcée de l'expérience commune de la frayeur. C'est pourquoi des collectifs réels peuvent se reconnaître dans les représentations littéraires » (17). Parmi les auteurs haïtiens cités par Laferrière, jaillit en particulier la

figure de Frankétienne. À la fois écrivain, dramaturge et peintre, il est une personnalité monumentale des lettres haïtiennes et il incarne aux yeux des habitants de Port-au-Prince la ville elle-même. Deux sections sont consacrées à ce personnage emblématique qui représente la dignité de toute la capitale haïtienne et de ses habitants ; au lieu de se plier à la catastrophe, l'artiste reprend sa création tout de suite après le séisme, pour essayer de « faire de ce désastre une œuvre d'art » (Laferrière 119).

À côté des peintres et écrivains haïtiens, plusieurs auteurs non haïtiens sont aussi mentionnés dans le texte. Nous avons souligné que l'évocation de Morand et Malraux ainsi que de leurs contacts avec l'art haïtien s'insère dans la volonté de montrer que les liens entre les Haïtiens et la culture sont solides et universellement reconnus. Deux autres écrivains non-haïtiens, l'israélien Amos Oz et l'autrichien Stefan Zweig, apparaissent dans *Tout bouge autour de moi*, et leur présence est strictement associée à des réflexions sur le rôle de la littérature. Dans la section intitulée « Amos Oz », Laferrière se souvient d'un cadeau qu'il a reçu de Saint-Éloi quand ils étaient à Montréal, avant le départ pour Haïti : un livre d'Amos Oz. Selon Saint-Éloi, Oz et Laferrière partagent les mêmes obsessions : « le rapport à la mère, au village et à l'errance » (74). Assis dans la cour de l'hôtel Karibe, Laferrière écoute la lecture d'un poème faite par Saint-Éloi ; même s'il repère des différences entre Oz et lui-même, en ce qui concerne notamment l'attitude de la mère décrite dans ce poème, il est fondamental de souligner l'importance accordée à la poésie et plus en général à la littérature. Laferrière l'exprime ainsi : « Ma confiance dans la poésie est sans limite. Elle est seule capable de me consoler de l'horreur du monde » (74).

L'apparition de Stefan Zweig est liée à la mort de tante Renée, l'un des personnages féminins qui peuplent le cycle romanesque de Laferrière ; il était rentré à Montréal, mais cet événement le ramène en Haïti et lui permet de réfléchir sur certains aspects de « la plus secrète » (99) parmi ses tantes. Dans la section « La mélancolie de tante Renée », l'écrivain rend un bel hommage à cette femme si discrète et souvent triste, profondément en contraste avec l'ambiance festive qui régnait dans la maison familiale. En relatant quelques souvenirs de son enfance, Laferrière s'arrête en particulier sur le rôle de la lecture dans la vie de cette bibliothécaire mystérieuse qui était sa tante. Toujours plongée dans ses livres, sans aucun intérêt pour les hommes, tante Renée était une véritable révolutionnaire : « C'est par elle que j'ai compris tout l'aspect subversif d'une femme en train de lire dans une petite ville de province » (109). Un rapport intime s'était constitué entre tante Renée et les romans de Stefan Zweig, son écrivain préféré, et Laferrière se pose des questions sur les raisons de cette passion apparemment inexplicable : « Je me demande encore si c'est la prose toxique de Zweig qui a fait de ma tante un être mélancolique ou si c'est sa mélancolie qui l'a conduite à Zweig » (110). Une chose est certaine : la prose de l'auteur autrichien a accompagné sa tante pendant toute sa vie et Laferrière est désireux de montrer sa reconnaissance envers cette dame qui lui a enseigné un concept fondamental, celui de « vie intérieure » : « Tante Renée m'a fait comprendre qu'on avait tous une vie intérieure. Elle faisait de ces plongées inquiétantes dans l'univers de Zweig d'où elle ne remontait que pour respirer » (111).

3. Les références extraterritoriales

Comme le constate Laferrière lui-même, l'ampleur de la catastrophe a dirigé les yeux du monde entier sur Haïti : « aujourd'hui tous les regards se fixent sur Haïti » (94). Ce qui est nouveau par rapport au passé, c'est le caractère universel de la catastrophe qui a frappé Haïti, car un tremblement de terre peut se passer presque partout dans le monde. Cette fois-ci, le pays caribéen ne fait pas la une pour sa pauvreté, le taux d'analphabétisme, l'instabilité politique ou « ces sanglantes histoires où vaudou et cannibalisme s'entremêlent » (94) ; une catastrophe naturelle peut arriver n'importe où, ce qui fait dire à l'auteur que « Pour une fois, notre malheur ne fut pas exotique » (94). L'évocation des liens entre Haïti et d'autres espaces culturels ne se limite pas à l'expression artistique. Deux

lieux en particulier sont mentionnés dans *Tout bouge autour de moi* pour la relation spéciale qu'ils entretiennent avec Haïti et son peuple : le Brésil et la ville de Montréal, l'une des destinations choisies par les émigrés haïtiens.

Dans le passage intitulé « Brésil et Haïti », l'auteur énumère les trois choses que les deux pays ont en commun : « le café, l'amour du foot et le vaudou » (130), auxquelles il faut ajouter « la même passion pour la musique . . . et ces rituels qui remontent à l'Afrique » (130). Le rapport entre Haïti et le pays d'Amérique latine est particulièrement solide en ce qui concerne le foot, car l'équipe brésilienne est vénérée par la totalité des Haïtiens. Ainsi, à la veille de la Coupe du monde de 2010, les couleurs jaune et vert du drapeau brésilien ornent les tentes montées dans les camps où les rescapés ont trouvé refuge. Laferrière semble suggérer qu'une distraction de ce genre peut aider à surmonter l'événement traumatique : « Brusquement, le séisme n'était plus le premier sujet de conversation de cette ville meurtrie » (130).

Plusieurs séquences de *Tout bouge autour de moi* se situent à Montréal, où Laferrière rentre pour quelques jours avant de retourner à Port-au-Prince pour assister aux funérailles de sa tante. Pendant le temps passé loin d'Haïti, il a l'occasion de se rendre compte de la portée du désastre, grâce surtout au recul nécessaire pour juger la situation. C'est à Montréal qu'il peut avoir une vision globale de la condition du pays, surtout en regardant la télé, où des images de Port-au-Prince sont diffusées sans cesse. Dans la section « L'appétit d'aider », l'auteur réfléchit sur la solidarité internationale qui s'est manifestée sous forme de plusieurs initiatives : « C'est dans les rues de Montréal que j'ai pu évaluer l'immense émotion qu'a provoquée le malheur d'Haïti. Les gens semblent touchés au plus profond d'eux-mêmes. On dirait que la ville ne vibre que pour Haïti » (94-95). Une rencontre qui a lieu à Montréal, rue Sainte-Catherine, fait comprendre à Laferrière combien les gens sont émus par la situation haïtienne. Une dame qui voudrait envoyer de l'argent en Haïti mais qui n'en a pas, avoue à Laferrière qu'elle prie tout le temps pour le pays et qu'elle continuera de le faire, car c'est son seul moyen de montrer de l'affection pour le peuple haïtien. Comme cette dame démunie que l'auteur a croisée dans les rues de Montréal, partout les gens s'inquiètent pour l'avenir de « cette île blessée, mais de moins en moins isolée » (182). L'émotion et la tendresse à l'égard d'Haïti font aussi l'objet de la réflexion par laquelle Laferrière termine son récit, où il constate, non sans une pointe d'amertume, qu'« Haïti continuera d'occuper longtemps encore le cœur du monde » (182).

4. Universaliser la catastrophe haïtienne

Dans l'urgence de se prononcer sur l'événement catastrophique qui a atteint son pays et surtout sa ville natale, Dany Laferrière se livre à un témoignage où se croisent les genres du reportage et de l'essai-méditation. Si le tremblement de terre demeure un événement propre à Haïti d'un point de vue concret, car il a atteint les habitants et les infrastructures et provoqué des dégâts énormes, il est devenu néanmoins un désastre collectif. La médiatisation massive de la catastrophe a certainement contribué à la faire sortir d'une dimension uniquement haïtienne : « le séisme a fait le tour de la planète. Donc, il appartient à tout le monde » (Laferrière 147).

Dans le texte de Laferrière, l'écrivain-témoin est aussi un marcheur qui arpente les rues d'un paysage urbain profondément changé et à reconstruire. Cet ouvrage met ainsi en évidence « […] le rôle central de la marche de l'écrivain dont le pas est créateur d'un texte symbolique inscrit dans la trame urbaine et d'un texte sensible disséminé à travers le monde » (Niang 29). À travers un témoignage destiné à un lectorat non-haïtien, extérieur au pays, Laferrière a donné une dimension transnationale à ses préoccupations concernant l'avenir d'Haïti. Sa chronique reste loin de tout pathétisme, comme le souligne Marie-Denise Shelton : « […] par un procédé d'écriture dépouillé de tout accent tragique, Dany Laferrière a réussi à traduire, de façon parfaitement explicite, l'expérience du séisme telle

qu'elle a sans doute été vécue par la majorité des Haïtiens : le cri, le silence, le rire, mais surtout l'attachement à la vie » (pos. 1695).

Dans *Tout bouge autour de moi* Laferrière a voulu insister sur la notion de culture et sur le rôle de la production artistique pour montrer que le pays est debout, que le peuple a su répondre au malheur avec une réaction immédiate et que l'attitude de victime qui attend l'aide internationale n'est pas une représentation véridique du comportement des Haïtiens. L'auteur a voulu enregistrer la réaction fière et digne des rescapés et abandonner une perspective centrée exclusivement sur Haïti pour montrer les liens que le pays entretient avec d'autres espaces culturels et géographiques. C'est pour cela que nous interprétons les multiples références culturelles et extraterritoriales qui parcourent *Tout bouge autour de moi* comme une tentative de la part de Laferrière de transcender et universaliser la catastrophe haïtienne.

Université de Varsovie

OUVRAGES CITÉS

Angenot, Marc. « Remarques sur l'essai littéraire. » *Approches de l'essai : anthologie*, édité par François Dumont, Québec, Éditions Nota bene, 2003, pp. 137-157.

Chaudenson, Robert. *Goudou Goudou – Haïti : une année de terreurs, d'erreurs et de rumeurs*. Paris, L'Harmattan, 2010.

Chemla, Yves. *Littérature haïtienne 1980-2015*. Delmas, C3 Éditions, 2015.

Dash, Michael J. « Rising from the Ruins: Haiti in Two Hundred Years. » *Haiti Rising: Haitian History, Culture and the Earthquake of 2010*, édité par Martin Munro, Liverpool, Liverpool University Press, 2010, pp. 63-69.

Dusaillant-Fernandes, Valérie. « Quand un tremblement de terre secoue l'écriture : regards croisés sur une catastrophe dans *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière et *Failles* de Yanick Lahens. » *Haïti après le tremblement de terre. La forme, le rôle et le pouvoir de l'écriture*, édité par Emmanuelle Anne Vanborre, New York, Peter Lang, pp. 15-29.

Hurbon, Laënnec. « La culture ou le pilier absent de la reconstruction. » *Observatoire de la reconstruction* n°1, mai 2012, pp. 10-11.

Laferrière, Dany. *Tout bouge autour de moi*. Paris, Grasset, 2011.

Laferrière, Dany et Parisot, Yolaine. « C'est un long tissu, c'est comme un ruban de *Möbius* », *Dany Laferrière : mythologies de l'écrivain, énergie du roman*, édité par Yolaine Parisot, Lecce, Alliance Française, 2016, pp. 285-312.

Mathis-Moser, Ursula. *Dany Laferrière, la dérive américaine*. Montréal, VLB Éditeur, 2003.

Munro, Martin. *Writing on the Fault Line. Haitian Literature and the Earthquake of 2010*. Liverpool, Liverpool University Press, 2014.

Niang, Mame-Fatou. « Il était une fois une ville », *Horizons multiples de l'écriture haïtienne contemporaine*, édité par Joubert Satyre, Montréal, CIDIHCA, 2017, pp. 17-39.

Nicolas, Lucienne. *Espaces urbains dans le roman de la diaspora haïtienne*. Paris, L'Harmattan, 2004.

Penuel, Bradley K. et Statler, Matt (éd.). « Haïti Earthquake », *Encyclopedia of Disaster Relief vol 1*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2010, pp. 258-262.

Shelton, Marie-Denise. *Éloge du séisme*. Paris, L'Harmattan, 2015.

Spear, Thomas C. « Dany Laferrière. » *Île en île*, 9 mai 2000, http://ile-en-ile.org/laferriere/. Consulté le 3 avril 2018.

Utz, Peter. *Culture de la catastrophe, les littératures suisses face aux cataclysmes*. Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2017.

Vasile, Beniamin. *Dany Laferrière : l'autodidacte et le processus de création*. Paris, L'Harmattan, 2008.

Vignoli, Alessia. « Je bouge : donc je suis ? (du mouvement et de l'immobilité de Laferrière). » *Dany Laferrière : mythologies de l'écrivain, énergie du roman*, édité par Yolaine Parisot, Lecce, Alliance Française, 2016, pp. 147-164.